

BLOODLOST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

N°32 - 18 JUIN 2014

Cette semaine, nous répondons à une question du jeune Dexter, de Dunkerque.

« Depuis le début de notre campagne, mes joueurs ont tué environ 6 780 figurants de puissances et importances diverses. Je ne compte évidemment pas les bestioles, monstrueuses ou pas.

Aimant la propreté, la précision et l'ordre, j'aimerais savoir quoi faire de tous ces cadavres. Je ne vous cache pas que l'été et les grandes chaleurs approchant, j'apprécierais une réponse rapide. »

Cher Dexter, sache que nous apprécions ta question, avec tout ce qu'elle sous-entend de maniaquerie culturelle, de précision et de diptérophilie. Voici donc la première partie d'un article sur les traditions funéraires des diverses cultures du continent. Qui fait quoi avec ses défunts, pourquoi et comment...

Participer, commenter, questionner !

Sur le forum de John Doe, un fil de discussion est consacré au chagar enchaîné. Vous pouvez y laisser vos commentaires, vos questions, ou nous y signaler les sujets dont vous aimeriez qu'on vous parle.

Ca se passe par là :

<http://bit.ly/JDforumFAQ>

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustrations par Le Grümph



LES RITES FUNÉRAIRES DE TANÆPHIS

On désigne sous le terme de civilisation un ensemble de phénomènes sociaux étendus, parmi lesquels l'urbanisme, la centralisation du pouvoir et l'usage d'un système d'archives, culminant avec l'écriture. Mais avant tout cela, avant la civilisation, il y a la culture, dont le premier marqueur est l'organisation funéraire. Quand on cesse d'abandonner ses morts au bord du chemin, quand on les considère comme autre chose qu'un déchet, on change de niveau. Et puis ça occupe les dimanches pluvieux, ce qui est toujours sympathique.

Les choses se passent de la même manière sur Tanæphis. La menace du néant, la renaissance, le cycle des réincarnations, sont des repères mystiques très proches de ceux que nous connaissons. Et puis on ne s'occupe pas des défunts par mysticisme, le plus souvent, mais par instinct d'espèce : un jour la conviction apparaît que l'humain est plus important que l'animal ; son corps est donc plus important qu'une carcasse. Même froid et privé de l'esprit, de l'âme, il reste un corps humain, dont il faut « s'occuper ».

La véritable différence ici, c'est le risque de réanimation : le fait qu'un corps puisse, sans qu'on sache bien pourquoi, se relever pour une « grande bouffe ». Bien sûr, l'apparition d'un mort-vivant est rare, et il y a des règles, des conditions pour que cela arrive. Mais le populo n'en sait rien et les grands de ce monde s'en foutent. Alors on apprend à faire avec, on s'adapte, et la présence – possible – des morts-vivants imprègne chaque rite d'une façon ou d'une autre.

Avant de passer à l'examen des rites des divers peuples, donnons une précision : toutes ces infos sont générales, et il y a des exceptions partout – et pour une fois, pas seulement chez les Gadhars. Si nous donnons des indications sur la manière dont une culture gère ses morts, cela n'empêche pas la présence de dizaines de bizarreries et déviations locales. Et les dirigeants l'acceptent, désabusés ou pragmatiques. Si les gens supportent qu'on leur impose des lois et règlements sur presque tout ce qui existe, il est presque impossible de les mettre au pas quand on touche à leurs croyances et à leurs chimères. Allez comprendre...

Les Dérigions

Chez les Dérigions et dans la grande majorité des zones autrefois sous leur coupe, c'est la crémation qu'on emploie généralement. Le corps est confié à des artisans spécialisés, qui le préparent, le brûlent, et rendent à la famille les cendres et le récipia. La tradition du récipia date des débuts de l'ère impériale, lors de l'installation à Pôle. Il s'agit d'un fragment du défunt, préparé et orné par un spécialiste.

Pour les gens communs, il s'agit généralement d'une plaquette taillée dans le fémur, ramollie à l'eau, aplatie et retaillée en un rectangle de quinze à vingt centimètres de long sur cinq de large. Une fois lissée, la plaque est gravée de décorations et marquée à la pointe chaude ou à l'encre. Elle porte évidemment le nom du défunt, quelques informations générales, et ses grandes dates. Puis, selon les choix de la famille ou la créativité de l'artisan, on trouvera d'autres décorations, quelques dessins, ou un texte. Il n'y a pas vraiment de règles, et l'imagination tire sur la corde d'un côté pendant que le bon goût tire du sien. Les plaquettes sont souvent exposées lors des fêtes familiales ou au jour des défunts, et conservées sur une étagère hors de vue ou dans un coffret le reste de l'année. Seuls les parents éplorés, les veuves fidèles et les héritiers en mal de reconnaissance laissent un récipia en évidence chez eux.

Dans la noblesse, il s'agira du crâne entier, renforcé par une structure métallique, souvent précieuse, le tout verni en une pièce solide. Une part des cendres du corps est déposée à l'intérieur, parfois avec quelques bricoles – souvenirs, alliance, poème ou vieilles lettres – choisies par le défunt. Dans les familles les plus riches, on ira parfois jusqu'à faire lisser et peindre le crâne pour corriger les défauts de l'os avant de le vernir – le fin du fin restant un embaucage à l'épice. Le crâne-récipia sera ensuite rangé dans une nécropole, pièce commune des grands palais nobles.

La cérémonie funéraire elle-même consiste en la première exposition du récipia, lors d'une fête plus ou moins intime selon la notoriété du défunt. Après la réception publique, une petite procession accompagne le conjoint et les enfants le long des rues jusqu'à un pont sur le fleuve, où on versera les cendres. Loin de Pôle et du fleuve, les gens choisissent une rivière, un étang ou un puits naturel pour remplir cet office. L'endroit acquiert alors une charge superstitieuse, et devient un lieu marquant du village, et un sujet de cauchemar pour les marmots.

Les Piorads

Au sujet des rites funéraires, les nordiques pratiquent comme pour le reste : sans finesse mais avec un panache et sens pratique évident. Chez eux aussi, l'immolation est la méthode la plus courante, mais elle est publique, et donne lieu à des rassemblements parfois impressionnants.

Le corps n'est pas préparé, hormis un lavage de politesse et une tenue légère ou passée – pas question de gâcher de précieuses fourrures, hormis dans les familles nordhes les plus cabotines ou poseuses. On l'enroule dans un suaire et on place sur son visage un masque mortuaire. Réalisé par un artisan spécialisé, le masque est une caricature stylisée du défunt, plus ou moins artistique. Le corps est placé sur un bûcher dans une position dépendant de son statut ou de la région. Il est exposé plusieurs jours, afin que ses amis ou vassaux puissent venir rendre hommage, souvent en plaçant un cadeau sur le bûcher. Il est gardé jour et nuit par ses fils, ou à défaut par ses amis les plus proches.

Le jour de la cérémonie, les gens concernés se réunissent pour une fête publique. Selon la réputation et la place du défunt dans la bänd, cela peut aller d'une famille étendue au village tout entier. Au plus fort de la fête, on place dans la main du défunt son arme préférée, qui sera brûlée avec lui. C'est un acte qui étonne beaucoup de gens du Sud, la chaleur du bûcher suffisant à détruire les meilleures armes. Pour les Piorads, c'est un acte de respect essentiel. Dans le cas d'un Porteur, on place avec lui une réplique en bois de son Arme, à moins que le Dieu n'insiste pour participer au bûcher. Cela n'arrive que pour des Arme un peu frappées, éprises de culture nordique.

On retire le masque juste avant d'allumer le bûcher, afin de le conserver en souvenir et que tous puissent voir le mort une dernière fois. Le bûcher est alimenté jusqu'au soir, pour ne rien laisser du mort. Les cendres sont ensuite jetées aux champs, sans cérémonie particulière. On ne garde que le masque, souvent exposé dans la demeure familiale, ou dans la maison commune du village pour les Piorads les plus réputés ou respectés.

Au royaume de Byrd, une nouvelle tradition est en train d'apparaître, surtout dans les familles nordhes. On ajoute à la cérémonie la remise d'une tapisserie représentant la vie et les liens du défunt, en quelques grands traits. Lancée par une petite guilde de tisseurs, la mode voulait d'abord que la toile soit brûlée avec les autres cadeaux. Aujourd'hui, la tapisserie apparaît dans davantage de cérémonie et on la garde de plus en plus. Elle est même plus exposée que le masque, alors jugé morbide et archaïque.

Les Thunks

Chez les nomades thunks, la dureté de la vie et celle du terrain s'allient pour simplifier les choses. On n'a pas de temps à perdre en cérémonie complexe, ni de ressources à gâcher. De plus, les Thunks se voient comme une partie de la nature, bien moins éloignée d'elle que ne le sont les peuples du Sud.

Lorsqu'un Thunk meurt, on confie le défunt à un fendeur. Ce spécialiste emporte le corps dans un bois, où il le découpe, quartier par quartier, démontant les membres et brisant presque chaque os. Puis il abandonne les restes aux bois et à ses habitants. Pour toute l'opération, il utilise une simple lame d'os taillée pour l'occasion, qu'il abandonne sur place. Il n'emporte rien, ni souvenir ni morceau, laissant tout à la nature sauvage.

Le clan se partage ensuite les possessions du défunt. Ses objets utiles, ses colifichets, ses vêtements sont répartis entre ses proches et ses amis, ou offerts à ceux qui peuvent en avoir besoin. Ce moment de partage et la soirée suivante, passée à se remémorer les meilleurs moments de la vie du défunt, sont les seules formes de « cérémonies » que connaissent les Thunks. Il ne reste bientôt du mort que ses histoires les plus marquantes, les objets qu'il a laissés à ses amis, et le plus important : ses enfants.

Au Sud, on raconte souvent que les Thunks gardent les peaux tannées de leurs morts, afin de se souvenir d'eux et de leurs hauts faits grâce à leurs scarifications. C'est une légende répugnante, née de l'imagination trop fertile d'un écrivain mort depuis bien longtemps. Cela n'empêche pas qu'on y croit dur comme fer dans presque tout l'ancien empire, et que des peaux de Thunks tannées sont vendues à des collectionneurs un peu partout sur le continent. Ce sont, le plus souvent, des peaux d'esclaves réalisées en terres batranobanes, par des artisans ayant moins de morale que d'imagination.

